



+ Homélie du 4^{ème} dimanche de Carême
14 mars 2010

* * *

« Il fallait se réjouir car ton frère était mort et il est revenu à la vie. Il était perdu et il est retrouvé. »

Cette joie donne la note spirituelle de ce 4^e dimanche de carême. Nous avons ouvert cette célébration par l'acclamation : « *Lætare Jerusalem* » : « Réjouis-toi, Jérusalem ! » « *Gaudete in lætitia* » : « Réjouissez-vous tous dans l'allégresse ! » Nous nous réjouissons de ce que notre carême avance non comme un compte à rebours, mais dans la certitude de la victoire prochaine et certaine du Ressuscité sur la mort.

Pour soutenir notre marche qui n'est pas encore achevée, la liturgie nous donne à entendre la parabole du fils prodigue. Cette parabole, propre à l'évangéliste saint Luc, fait suite à deux autres paraboles très brèves, celle de la brebis perdue et celle de la drachme perdue. Toutes les trois possèdent en commun un même refrain : « Ce qui était perdu est retrouvé ». Jésus ajoute dans la parabole que nous venons d'entendre : « Ce qui était mort est revenu à la vie ».

Cette parabole met en scène trois personnages : un père et ses deux fils. Pourquoi Jésus nous la propose-t-il ? Parce que les pharisiens et les scribes lui reprochent de manger avec les publicains et les pécheurs et de leur faire bon accueil. Les premiers sont très observants de la loi. Ils ont le cœur au garde-à-vous. Ils condamnent volontiers et habituellement les autres. Pour sauver le monde, ils voudraient éliminer ceux qui ne sont pas comme eux. Les seconds savent qu'à cause de leurs péchés, ils ne s'en sortiront pas sans la miséricorde de Dieu. Comme nous allons le voir, ces deux groupes sont l'image des deux frères de la parabole.

Le premier, le fils prodigue, ne veut plus de père ni de frère. Il veut vivre sans aucune autorité. Il interdit qu'on lui interdise quoi que ce soit. « Laissez-moi tranquille. Je fais ce que je veux, si je veux, comme je veux... » Voilà ce qu'il semble dire. N'est-ce pas l'esprit de notre époque ? Cette attitude le rend-elle heureux ? Il faut lui poser la question. Il dilapide tout son argent. Il croit être dans l'abondance mais c'est une fausse abondance. Il suffit de voir le résultat : il n'est plus chez son père mais chez un homme anonyme ; il n'est plus à la maison, mais dans un « pays lointain » ; il vaut moins que les cochons puisqu'il ne peut manger que ce que ces animaux auront laissé. Avoir voulu être libre à sa façon l'a conduit à être un esclave pitoyable.

Au milieu de la boue de la porcherie, ce fils prodigue réfléchit. Plus littéralement : « il entre en lui-même. » Il comprend que la véritable vie est auprès de son père. Sur ce point, il ne se trompe pas. La preuve : son père le voit « de loin », il est « saisi de pitié » à sa vue. Ce père le revêt d'un habit neuf (celui de notre baptême), lui passe l'anneau au doigt, signe de l'alliance retrouvée et lui donne des sandales, signe de l'autorité partagée. Une petite fille répondit à une catéchiste qui demandait ce que le père aurait fait si le fils était parti et revenu une seconde fois : « Il lui aurait donné un habit encore plus beau. » Son voisin, un petit garçon, précisait que le père avait fait tuer le « foie gras », signe que notre réconciliation avec Dieu mérite un repas de fête.

L'autre fils arrive et se montre jaloux. À vue humaine, on le comprend. Il n'est pas parti, lui. Il a toujours obéi, lui. Il n'a pas mené de vie de désordre, lui. Seulement, s'est-il montré vertueux. A-t-il accompli sa tâche avec un cœur filial ? N'a-t-il pas plutôt oublié la confiance et la tendresse de son père à son égard, au point de ne plus s'émerveiller de rien et de tout accomplir avec contrainte ?

Cet évangile nous rappelle que le temps du carême est le temps précieux pour nous rapprocher de Dieu par une vraie conversion du cœur, de rompre avec une vie qui se contente d'à peu près, de facilité, inspirée par un cœur de pierre qui compare, juge et condamne. Jésus qui raconte cette parabole est le même que celui qui vient chercher la brebis perdue, laissant les 99 autres pour la ramener sur ses épaules. Saint Augustin nous dit que « le bras du Père, c'est le Fils », ce bras qui enlace les épaules du fils prodigue accablé de péchés contre le ciel et la terre. La liturgie de la Parole fait de nous les destinataires de la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens : « Au nom de Jésus, laisse-toi réconcilier avec le Père. » Oui, laisse-toi aimer du Père. Laisse-toi sauver par le sang de l'Agneau. Laisse

Jésus venir te chercher pour te ramener vers le Père saisi de pitié pour toi. Laisse-le barrer de ses deux bras sur la croix la route du péché et de la mort.

Jésus est aussi celui qui retrouve la drachme perdue. Imaginez que l'on propose un billet de 500 €, là, à votre disposition. Imaginez encore que celui qui vous l'offre le plie en deux, en quatre, en huit, en seize, le chiffonne, le roule dans la boue, le piétine, le déchire. Vous le voudriez encore. C'est exactement ce que fait le Père des cieux à notre égard. À travers cette parabole racontée par son Fils, il nous dit : « Si tu es replié sur toi-même, sale, le cœur déchiré de honte, laisse-moi te ramasser, laisse-moi reconnaître ta valeur et compter sur toi. »

Les deux fils de la parabole, dont l'histoire est si différente, ont besoin d'être aimés de leur père, alors ils seront vraiment frères. Ce n'est pas l'un ou l'autre qui doit se convertir, mais les 2. Dans notre communauté monastique, c'est la seule manière d'apprendre à nous comprendre, à nous accepter réciproquement. Ce n'est que dans la conversion du cœur contre la fausse abondance et la présomption, que peut naître la joie fraternelle, la confiance mutuelle, la capacité de nous accueillir et de nous aimer différents.

Et alors, nous pourrions nous réjouir comme le psalmiste, un autre chantre de la joie pascale : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis ! »